

elle s'était trouvée tout à coup en présence de la vieille femme et du bel enfant blond.

A cinq heures Maurice arriva. Elle s'empressa de lui raconter l'intéressante rencontre qu'elle avait faite au Bois ; tout en lui en cachant la véritable cause, elle lui parla de l'impression singulière qu'elle avait ressentie en regardant et en embrassant ce charmant enfant qui portait son nom.

Le jeune homme l'écouta en souriant, puis il la plâta affectueusement sur sa trop grande sensibilité.

—Vous avez raison, lui dit-elle ; mais que voulez-vous, je suis ainsi. Ah ! je ne m'en plains pas : cette sensibilité que vous me reprochez me procure de si douces jouissances !

Ils parlèrent d'autre chose. Au bout d'un instant, elle ramena la conversation sur l'enfant du Bois.

—Maurice, lui dit-elle, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

—Ma chère Olga, vous ne devez pas en douter. De quoi s'agit-il ?

—Demain, dans la matinée, nous irons ensemble à Boulogne. Je désire vous faire voir ce bel enfant. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

—Je n'ai rien à vous refuser.

—Alors, demain, c'est convenu !

—Oui. A quelle heure ?

—Je commanderai ma voiture pour dix heures.

—A dix heures, je serai ici.

XIV

Le lendemain, à dix heures, la calèche de la princesse Ramidoff s'arrêtait devant le n° 22 de la rue Fessart, à Boulogne. Pour entrer dans la maison, dont la façade est sur le jardin, il faut ouvrir une porte à claire voie, pratiquée dans le mur de clôture sur la rue, laquelle n'était ordinairement fermée qu'au loquet pendant la journée.

A travers cette porte, la princesse et Maurice aperçurent l'enfant qui se roulait dans l'herbe.

—C'est lui, dit la jeune femme.

Elle ouvrit la porte qui fit sonner une clochette, et ils entrèrent dans le jardin. L'enfant tourna la tête. Aussitôt il reconnut la princesse, il se leva vivement et il accourut vers elle en lui tendant ses petits bras.

—Voyez-vous, Maurice, s'écria-t-elle avec joie, il m'a reconnue !

Elle prit le bébé dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises et le mit ensuite dans les bras de Maurice qui l'embrassa aussi.

—Il est vraiment joli comme un chérubin, dit le jeune homme.

—N'est-ce pas qu'il est adorable ? reprit la princesse. Comme il a de beaux yeux, comme il a l'air intelligent ! Regardez la délicieuse petite bouche... Et comme vous, mon ami, il s'appelle Maurice.

—Oui, répondit-il, voilà un bel enfant.

Puis, baissant la voix, il ajouta :

—Je serai heureux et fier si un jour...

Voyant rougir la jeune femme, il n'acheva pas sa phrase. Il posa à terre l'enfant, qui courut reprendre son jeu au milieu de la petite pelouse.

—Maurice, reprit la princesse, ses parents sont très pauvres : si vous le voulez, nous les aiderons.

—J'y songeais déjà, répondit Maurice.

—Quelques milliers de francs seraient pour eux une fortune.

—On peut encore les établir, leur donner la possibilité de faire un petit commerce.

—Oui, c'est cela, mon ami, oh ! vous n'êtes jamais embarrassé quand l'occasion de faire du bien se présente à vous !

Au bruit de la clochette, qui annonçait une visite, madame Bertin ayant regardé par une fenêtre, avait vu entrer la princesse et Maurice. Vite, elle passa un peignoir, se coiffa d'un bonnet de linge très propre et s'empressa de descendre au jardin.

—Monsieur et madame, dit-elle, excusez-moi si je ne suis pas venue tout de suite ; j'étais en train de faire mon ménage, et je ne pouvais pas paraître devant vous...

—Vous n'avez pas à vous excuser, l'interrompit Maurice ; c'est nous, au contraire, qui devons vous prier de nous pardonner d'être venus ainsi vous surprendre.

—Oh ! je suis trop heureuse de l'honneur que vous me faites ; d'ailleurs, madame avait bien

voulu m'annoncer sa visite. Mais veuillez vous donner la peine d'entrer.

—Non, merci, dit la princesse, dont les yeux ne quittaient pas l'enfant, nous sommes très bien ici.

—Laissez-moi au moins vous offrir des sièges. Elle entra dans la maison et revint aussitôt apportant des chaises.

—Veuillez avoir l'obligeance, madame, lui dit Maurice, de nous donner quelques renseignements sur les parents de cet enfant.

—Mon Dieu, monsieur, c'est que... balbutia-t-elle.

Le jeune homme crut que, ne les connaissant point, elle hésitait à parler. Il reprit :

—Vous avez dit à madame qu'ils étaient très pauvres.

—C'est la vérité, monsieur.

—Eh bien, vous pouvez nous parler d'eux en toute confiance. Madame s'intéresse vivement à ce petit garçon ; nous sommes riches et il nous serait agréable de venir en aide à ses parents, si toutefois ils sont dignes du bien que nous voulons leur faire. Madame est la princesse Ramidoff, et moi je me nomme Maurice Vermont.

—Je suis désolée, monsieur, de ne pouvoir rien vous dire aujourd'hui.

—Pourquoi cela ?

—Je sais que les parents de l'enfant sont de pauvres gens, voilà tout.

—Vous les connaissez, cependant ?

—J'ai vu la mère deux fois et je dois vous avouer que je ne sais même pas son nom.

—Voilà qui est étrange, fit Maurice, et je ne m'explique pas comment vous avez chez vous un enfant dont les parents vous sont inconnus.

—En effet, répondit madame Bertin, cela peut paraître extraordinaire, et pourtant c'est la vérité ; vous allez comprendre, monsieur. J'ai passé une partie de ma vie à garder des enfants d'ouvriers. A Paris c'est un métier, car les salles d'asile ne sont pas toujours assez grandes pour recevoir tous les enfants des pauvres ; et puis on ne les reçoit pas au-dessous d'un certain âge. Quand les mères sont forcées de travailler, il faut bien que quelqu'un garde et donne à manger à leurs enfants, pendant qu'elles sont au lavoir, à la fabrique ou à l'atelier.

—Il y a eu lundi huit jours, je vois arriver ici, chez moi, un brave et honnête garçon, qui m'a connue autrefois lorsque j'étais gardeuse d'enfants. Il s'était souvenu de moi et il venait me prier de prendre pendant deux ou trois mois un enfant âgé de moins de deux ans, qui venait de faire une grave maladie et à qui il fallait l'air de la campagne. Je ne m'en souciais pas trop, à vrai dire ; pourtant, voulant être agréable à M. Sarrue, j'acceptai.

—M. Sarrue me serra les mains avec effusion, en me remerciant ; puis il me dit que le lendemain ou le surlendemain la mère m'apporterait son enfant et qu'il viendrait avec elle. En me parlant de la maman et du petit, il avait des larmes plein les yeux ; c'est qu'il est bon, voyez-vous ; il a autant de cœur que de talent. Malheureusement, il est timide ; il ne sait pas se faire valoir comme tant d'autres. Ceux-ci marchent, courent, arrivent, et lui reste au même cran, toujours gueux, comme il le dit lui-même. Il est bon de vous dire que M. Jacques Sarrue est un savant, un poète.

—En me demandant combien je prendrais par mois pour la pension de l'enfant, il me dit que la mère, qu'il connaissait depuis longtemps, était une pauvre ouvrière très méritante et qu'il ne fallait pas lui prendre trop cher. Nous fixâmes le prix à vingt francs par mois. Je n'ai adressé aucune question à M. Sarrue ; je le connais assez pour avoir en lui la plus grande confiance. Il ne m'a pas dit le nom des parents de l'enfant, je ne le lui ai pas demandé.

—Maintenant, reprit madame Bertin, je ne verrai M. Sarrue et la maman que dimanche prochain. Je leur parlerai de votre visite et de vos bonnes intentions, monsieur et madame. Cependant, si vous vouliez avoir plus tôt des renseignements sur les parents de l'enfant, je puis vous donner l'adresse de M. Jacques Sarrue.

—Oui, oui, c'est cela, dit vivement Maurice, donnez-moi l'adresse de M. Sarrue.

—Il demeure rue Galande, n° 17.

—Merci ! je ferai prendre moi-même des renseignements.

Il se leva et offrit son bras à la princesse.

—Oh ! je ne veux pas m'en aller sans embrasser l'enfant une fois encore, dit la jeune femme.

Madame Bertin l'appela. Il vint aussitôt. La princesse lui mit un baiser sur chaque joue.

Madame Bertin les accompagna jusqu'à la porte.

Nous avons dit que le mercredi soir, vers huit heures, Jacques Sarrue était sorti pour voir les parents d'un élève qu'on lui avait trouvé. Ainsi que la lettre le lui disait, il se présenta au numéro 142 de la rue du Faubourg-Poissonnière et demanda M. Boissier. On lui répondit qu'il n'y avait personne de ce nom dans la maison. Pensant d'abord que ce M. Boissier, qui lui avait écrit, avait mal mis le numéro, il entra successivement dans une dizaine de maisons ; mais partout M. Boissier était inconnu. Il comprit alors qu'il était l'objet d'une stupide et malveillante mystification. Il ne lui vint pas à l'idée que quelqu'un avait eu, ce soir-là, intérêt à l'éloigner de Georgette.

Il revint rue Galande, en cherchant à découvrir le nom du mauvais plaisant qui s'était donné la peine d'écrire une lettre et qui avait dépensé quinze centimes pour se donner la satisfaction bête de lui causer une nouvelle et amère déception.

Aucune boutique n'était encore fermée.

—Il n'est que dix heures et demie, se dit Sarrue, en s'arrêtant devant la porte de sa maison, je vais aller dire bonsoir à Georgette : un de ses doux sourires me consolera de ma mésaventure.

Il montait chez la jeune fille sans rien dire aux concierges, lorsque la femme l'appela.

—Mademoiselle Georgette n'est pas chez elle, monsieur Sarrue, lui dit-elle.

—Elle... elle n'est pas... pas chez elle, répéta-t-ii en bégayant.

—On est venu la chercher avec une voiture.

—Une voiture ! qui cela ?

—Une femme. Elle nous a dit en partant qu'un accident était arrivé à madame Bertin et qu'elle allait près d'elle.

—Un accident ! Oh ! mon Dieu ! gémit Sarrue. Et elle ne vous a dit que cela ?

—Rien que cela, monsieur Sarrue ; elle était pressée de partir.

Il était consterné. Il entra dans la loge et se laissa tomber sur un siège.

—Si seulement j'eusse été là, murmura-t-il, je l'aurais accompagnée.

Il eut la pensée de partir pour Boulogne. Mais c'était loin, pour lui surtout qui marchait difficilement la nuit à cause de sa vue basse. C'est l'observation que lui firent les concierges pour le retenir. Le pauvre poète ne pouvait songer à prendre une voiture, il n'avait pas un sou dans sa poche.

—Vous n'avez pas à être inquiet au sujet de mademoiselle Georgette, lui dit la concierge ; on est venu la chercher, on la ramènera certainement. Ce que vous avez de mieux à faire c'est de l'attendre.

Il se rendit à ces raisons et se décida à attendre le retour de la jeune fille. Minuit sonna. Il était dévoré d'inquiétude.

—Je vous empêche de vous coucher, dit-il en se levant ; je ne veux pas abuser plus longtemps de votre complaisance.

—Non, non, restez encore, nous attendrons jusqu'à une heure. D'ailleurs tous les locataires ne sont pas encore rentrés.

A minuit vingt, une voiture s'arrêta devant la maison. Sarrue se précipita dans la rue et laissa échapper un cri de joie à la vue de Georgette que ramenait Ripart.

Quand ils furent tous les trois dans la chambre de Georgette, Ripart apprit la vérité à Sarrue. Il lui raconta dans tous les détails la nouvelle tentative de M. Hector.

—Mais, continua-t-il, nous étions là, Mouillon et moi ; nous avons juré de ne prendre aucun repos tant que nous n'aurions pas livré à la justice ce misérable qui nous avait glissé entre les mains, rue Vaugelas. Maintenant, mademoiselle Georgette, je peux vous le dire, je ne suis venu loger dans cette maison que pour être plus près de vous, afin de pouvoir mieux vous protéger.

—Oh ! monsieur Ripart, dit la jeune fille d'une voix vibrante d'émotion, que de reconnaissance je vous dois !